Document generated on 04/24/2024 3:10 a.m.

Anthropologie et Sociétés

Leo DRIEDGER : The Urban Factor. Sociology of Canadian Cities, Toronto, Oxford University Press, 1991, 318 p., réf., index.

Thierry PAQUOT : Homo urbanus. Essai sur l'urbanisation du monde et des moeurs, Paris, Éditions du Félin, 1990, 178 p., bibliogr. commentée.

Pierre-André Tremblay

Volume 16, Number 2, 1992

Crises de subsistance

URI: https://id.erudit.org/iderudit/015227ar
DOI: https://doi.org/10.7202/015227ar

See table of contents

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Tremblay, P.-A. (1992). Review of [Leo DRIEDGER : The Urban Factor. Sociology of Canadian Cities, Toronto, Oxford University Press, 1991, 318 p., réf., index. / Thierry PAQUOT : Homo urbanus. Essai sur l'urbanisation du monde et des moeurs, Paris, Éditions du Félin, 1990, 178 p., bibliogr. commentée.] *Anthropologie et Sociétés*, *16*(2), 171–173. https://doi.org/10.7202/015227ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Leo DRIEDGER : *The Urban Factor. Sociology of Canadian Cities*, Toronto, Oxford University Press, 1991, 318 p., réf., index.
Thierry PAQUOT : *Homo urbanus. Essai sur l'urbanisation du monde et des mœurs*, Paris, Éditions du Félin, 1990, 178 p., bibliogr. commentée.

La qualité d'un objet de réflexion pourrait se mesurer à sa capacité de provoquer des réactions inverses et contradictoires. Une grande partie de l'intérêt du travail de pensée ne tient pas au produit final, souvent minuscule et froid, mais bien à la démarche, à la recherche qui le précède. Dans de telles conditions, rien de surprenant à ce qu'on soit attiré par la complexité : si c'est le chemin qui importe, autant que le paysage soit beau.

La ville, le milieu urbain, est depuis longtemps un tel objet d'intérêt. Les réactions multiples qu'elle soulève sont en effet à l'image de sa propre complexité. La ville est le lieu de l'humanisation, de la culture, de la vie dans ce qu'elle offre de plus enviable. On y trouve le pouvoir et la richesse, l'excitation de l'inattendu, la sophistication, la beauté. Qui ne vit pas en ville n'est pas vraiment éclos à soi-même, reste borné, bien ennuyeux, bref, « sous-développé ». Simultanément, la vie urbaine peut être conçue comme artificielle, empruntée, greffée sur sa propre histoire. Trop éprise de mouvement, elle néglige de s'arrêter aux choses importantes et fondamentales. Superficielle, instable.

Attirante et repoussante, organisée et chaotique, la ville s'offre à la fois à l'esprit de finesse et à l'esprit de géométrie. Les deux ouvrages dont il est ici question s'inscrivent dans cette dualité des approches possibles et montrent que si chacune recèle des avantages, aucune n'arrive à rendre l'autre inutile. On ne peut, cependant, y voir une réelle complémentarité ; on assiste plutôt à un dialogue de sourds.

Le livre de Driedger représente bien le style classiquement attribué à la démarche rationaliste. Il décompose son objet en un certain nombre de « facteurs » (son titre n'est pas anodin), chacun faisant l'objet d'un chapitre. Le cadre théorique et méthodologique qui préside à l'identification des facteurs garantit l'unité et la recomposition de l'objet réel global. Dans une telle perspective, l'analyse recherche l'exhaustivité ; elle sera bonne en autant qu'elle épuise son objet.

Les intitulés des chapitres donnent déjà une claire indication du contenu. En voici la liste : un chapitre porte sur la stratification sociale et l'espace (c'est-à-dire l'opposition centre-ville/banlieue), un autre sur l'ethnicité et sa répartition dans l'environnement urbain (la ségrégation spatiale ethnique), les suivants traitant du travail, de la politique locale, de la famille, des problèmes sociaux et, enfin, de la planification urbaine. Le livre s'ouvre sur une longue section intitulée « Démographie urbaine ». On y décrit l'origine des villes pré-industrielles, l'état actuel de l'urbanisation dans le monde et la répartition de la population urbaine canadienne. Évident dès l'ouverture du livre pour qui connaît un peu le domaine, le cadre théorique est présenté en vingt pages d'une très grande clarté (p. 77-97). Il s'agit, bien entendu, de l'approche écologique telle que l'ont développée O.D. Duncan et A. Hawley.

Le livre de Driedger est visiblement un manuel au sens où T. Kuhn emploie le terme : un représentant de la « science normale », du paradigme dominant. Son intérêt premier est de synthétiser un champ de connaissance, non de s'essayer à des innovations intellectuelles. Si cela avait été le cas, il faudrait parler de ce livre comme d'un échec, car son seul intérêt est de présenter des données canadiennes récentes. L'analyse de ces données, c'est-à-dire la théorie qui les organise, ne tient aucunement compte des vingt dernières années. Celles-ci ont pourtant été fertiles en rebondissements qui ont profondément transformé le champ de la sociologie urbaine : le néo-marxisme, l'économie politique, la critique culturelle « post-moderne », l'analyse féministe, rien de tout cela ne trouve sa juste place. Si les étudiants de

Driedger n'utilisaient que ce livre, ils ne comprendraient guère les articles récents des revues scientifiques !

Cette facture classique de l'ouvrage le rend cependant intéressant à un second niveau. La ville y est essentiellement un espace où sont distribués des facteurs, une méga-machine appelant une approche fonctionnelle et synchronique, ce qui explique sans doute pourquoi le chapitre sur l'histoire de l'urbanisation n'arrive pas à s'intégrer au reste. Cet espace peut être quadrillé et découpé, approche analytique reproduite par l'ordonnancement des chapitres dont chacun aborde une dimension de l'objet ainsi schizé. Cette manipulation exige alors un locuteur extérieur dont le discours sera, c'est le cas de le dire, objectivant.

Contrastons cela avec le livre de Paquot. D'entrée de jeu, l'auteur énonce son intérêt non pour des immeubles reliés par des couloirs de circulation, mais pour la ville conçue comme « l'espace privilégié où s'épanouit une *civilisation* » (p. 6; c'est l'auteur qui souligne). Lieu de pouvoir et d'échanges, la ville est une création culturelle. L'objet du livre est cet ordre urbain, cette façon d'être-ensemble qui s'impose à la planète.

Car sur la téléonomie, il n'y a guère de doute : qu'on s'en plaigne ou s'en félicite, l'avenir se déroulera en ville. En d'autres termes, Paquot présente la ville comme une urbanisation (le titre n'est pas anodin ici non plus), comme une mouvance. Les chapitres le montrent bien : le premier porte sur la ville de l'Antiquité moyen-orientale et méditerranéenne, les suivants sur la ville islamique (passée et présente), sur la ville médiévale, sur les villes méso-américaines aux alentours de leur découverte par les Européens et, enfin, sur les villes chinoises classiques. Sans que ce soit totalement clair, il y a là comme la recherche d'une évolution ou, à tout le moins, d'un déploiement historique. La trame de cette phénoménologie est donnée par l'organicité de la liaison entre organisation spatiale et organisation métaphysique : « Les cités sont donc installées au centre d'un monde et en reflètent l'ordre cosmique » (p. 65).

La seconde moitié du livre conserve cette vision historiciste, mais l'applique à des temps plus récents. On y traite du passage de la ville classique à la ville industrielle nord-atlantique; pour ensuite parler de l'enfer des mégapoles du tiers monde, c'est-à-dire du décrochage entre industrie et urbanisation. Le livre se termine par une réflexion sur la modernité comme modèle de civilisation. Car c'est bien cela qui est l'enjeu d'un essai sur « l'urbanisation des mœurs » : à la différence des autres modes de vie, la culture urbaine actuelle organise un espace qui est nécessairement en expansion et qui contamine les modes de vie locaux. Plus qu'un simple arrangement physique ou géographique, voilà la ville : des symboles, les groupes qui les portent, ceux qui en bénéficient et ceux qui en pâtissent.

Paquot développe une méthode qui se fonde sur une espèce d'herméneutique, d'interprétation permanente. L'espace urbain est abordé en tant qu'il fait sens pour le penseur, qui est alors au cœur du processus de mise à jour et de production de cette signification. Il est sans doute logique que cette façon de faire se déroule sur le mode de la synthèse holistique plutôt que sur celui du découpage en unités élémentaires. La ville est ici un organisme, non une machine et, comme tout organisme, elle vit, change, évolue. Le discours qui en parle devra donc être historicisant et éclairer la polyvalence de ce dont il parle. Rien de surprenant à ce que Paquot soit infiniment plus comparatif que Driedger, car comment montrer la « culturéité » d'un objet sans en illustrer la variabilité ?

Les deux livres sont donc en contrepoint l'un de l'autre. Driedger présente des « choses » là où Paquot traite des symboles. On peut ensuite facilement décliner la suite des oppositions : démographie/culture, espace/temps, analyse/synthèse, unicité/multiplicité, synchronie/histoire, objectivisme/subjectivisme. L'optimiste pourrait voir dans cette dualité le signe d'une complémentarité des discours scientifiques arrivant ainsi à faire le tour de leur jardin, mais ce ne serait qu'esquiver la question. Pour se compléter, ces approches différentes devraient chercher à se situer l'une par rapport à l'autre, ce qui n'est pas le cas :

chacune est *absente* de l'horizon défini par sa réciproque. Leur rencontre tient plus au hasard d'une recension que d'une reconnaissance de la légitimité de l'autre. Les deux discours sont ici plus en tension qu'en harmonie.

Que cela soit le cas dans toutes les sciences humaines et pas seulement dans leur province urbanologique montre bien les culs-de-sac où se trouvent les discours savants. Dans le cas de l'analyse urbaine, la situation est redoublée. Non seulement le discours, mais aussi son objet même se retrouvent déchirés par la tension entre un rationalisme manipulateur et parcellisant et un holisme idéaliste confinant à la contemplation de l'ineffable. L'être humain étant un animal pensant autant qu'un fabricateur d'outil — comment être l'un sans être l'autre ? —, l'obligation de choisir entre ces deux dimensions ne peut que mal se terminer, ce qui est probablement en train de se passer. Bien malgré eux, ces deux ouvrages nous poussent à une appréciation moins unilatérale. Mais la complexité est un objet difficile et nos discours sont loin d'arriver à en parler sans lui faire d'affront.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

Hugues DUFOURT : *Musique, pouvoir, écriture*, Paris, Christian Bourgois éditeur, coll. Musique/Passé/Présent, 1991, 362 p., index, réf.

Hugues Dufourt, un *musicus* (compositeur, interprète, mais aussi théoricien et épistémologue de la science musicale), nous livre ici bien plus qu'une somme de musicologie, comme le prouve son souci constant d'établir les conditions socio-historiques et philosophiques sous-tendant les conceptions scientifiques et artistiques de la musique classique en Occident. Nous n'hésiterions pas à dire du livre de Dufourt, par son refus de toute partisanerie — à laquelle nous incitent les Boulez, Stockhausen, Xenakis et d'autres compositeurs-penseurs contemporains — qu'il constitue une des réflexions en langue française les plus pertinentes chez un compositeur, au cours de la dernière décennie.

Mentionnons que ce livre, un recueil de 14 articles publiés entre 1980 et 1991, bien que soutenu par une introduction et une conclusion substantielles, présente une structure relativement éclatée. Dufourt traitera aussi bien de l'ontogenèse de la musique occidentale — depuis la conception pythagoricienne du son, alors que « l'introduction de la mesure concilie les opposés et résout les contradictions » (p. 253), jusqu'au siècle de Platon, cette période de transformation des mentalités, « dont la culture grecque a été le lieu au moment où le mot harmonie en vient à désigner conjointement l'ordre cosmique et l'ordre musical » (p. 255) — que de l'histoire sociale de l'Europe à partir de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle, de la philosophie de la musique du XX^{e} siècle, ou des techniques musicographiques contemporaines.

Si le style et la teneur de certains commentaires nous rappellent ceux de l'œuvre adornienne — amplement passée en revue par l'auteur —, Dufourt dépasse le négativisme acerbe du philosophe allemand. Adorno récusait honnêtement la conception néo-classique (post-romantique) instaurée par Strawinski, en voyant chez Schoenberg et dans l'École de Vienne le seul progrès valable en matière de composition musicale, n'hésitant pas à qualifier la musique tonale du XX^{e} siècle de décadente, de miroir d'une bourgeoisie dont le conserva-